

LA TENTATION DU BLEU

La 19^e édition du Salon international de la plongée est dédiée à l'image sous-marine sous toutes ses formes. Les plus grands noms du fish-eye et de la macro nous invitent dans leur sillage à saisir l'inédit et le spectaculaire d'un monde à peine effleuré et si peu déchiffré que tout ou presque y paraît encore possible.

PAR CHRISTOPHE MICEON



La banquise antarctique révèle enfin sa face cachée à l'obstiné Laurent Ballesta. Réduits à l'état d'insignifiantes crevettes, le photographe et son équipe semblent flotter sous les glaçons bleutés d'un improbable verre de gin-fizz.

LAURENT BALLESTA



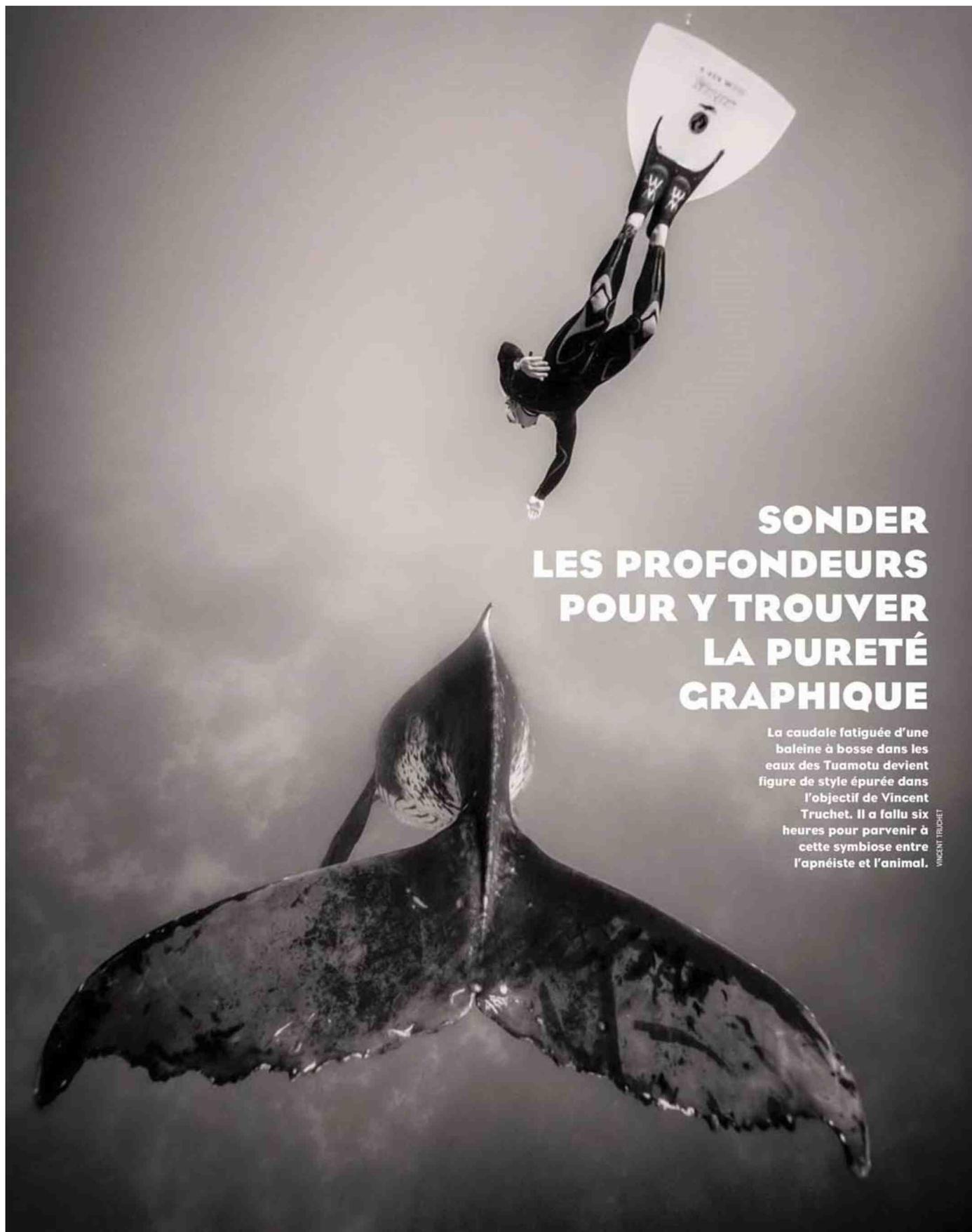
LE PLUS EXCITANT SPECTACLE ANIMALIER

Au large de l'Afrique du Sud, entre les piqués effervescents des fous de Bassan et les attaques coordonnées des dauphins, il ne fait pas bon être une sardine. C'est le jackpot en revanche pour les photographes sous-marins comme Greg Lecœur, qui s'immergent le cœur battant au milieu de ce chaos sous-marin.

GREG LECOEUR

68 LE FIGARO MAGAZINE - 6 JANVIER 2017





SONDER LES PROFONDEURS POUR Y TROUVER LA PURETÉ GRAPHIQUE

La caudale fatiguée d'une baleine à bosse dans les eaux des Tuamotu devient figure de style épurée dans l'objectif de Vincent Truchet. Il a fallu six heures pour parvenir à cette symbiose entre l'apnéiste et l'animal.

VINCENT TRUCHET

I fut un temps, pas si lointain d'ailleurs, où la présence d'un photographe ou d'un vidéaste à bord d'un bateau de plongée constituait un événement à peu près aussi remarquable que l'observation d'un banc de poissons volants. Dans un silence qui frisait parfois le religieux, les plongeurs observaient l'animal tout occupé à graisser les joints de son caisson ou monter

ses bras de flash avec curiosité, voire, osons le mot, un certain respect. Et puis la révolution numérique avec ses tombereaux de pixels est passée par là. Les sans-culottes du Raw et du JPEG ont botté les fesses de l'aristocratie argentique. Multiplication et miniaturisation des boîtiers, déclinaison à moindre coût de caissons étanches en matériaux composites ou en aluminium, simplification des techniques de prise de vue... l'image sous-marine s'est démocratisée. Aujourd'hui, les petits compacts font quasiment partie de l'équipement réglementaire. La fièvre des selfies a gagné les petits fonds. A peine moins populaires, les caissons pour reflex n'ont plus rien d'exceptionnel, et il est courant d'en voir maintenant une bonne dizaine s'égoutter sur les plates-formes arrière des bateaux de croisière. De l'effervescence drolatique d'un couple de poissons-clowns à la magie d'un vol de mantas, chacun veut rapporter sur sa carte mémoire quelques mégaoctets de grand bleu. Les nouveaux pratiquants ignorent, hélas, trop souvent le long et périlleux chemin emprunté par leurs augustes prédécesseurs. Il en aura fallu, des intuitions sublimes, des bricolages inspirés et des fuites dévastatrices pour repousser les limites de la technique.

Le parrain du salon international de la plongée, Christian Pétron, grand manitou du caisson, fait partie de ces défricheurs qui ont toujours dû concevoir eux-mêmes leurs outils pour travailler sous l'eau. Au lieu de devenir séminariste comme le rêvait sa mère, ils s'engage dans la marine comme plongeur-démineur avant de rejoindre la Comex et de faire le scaphandrier. Les voies du Seigneur sont inondables. Mais il n'y a pas que la plongée dans la vie, il y a aussi la prise de vue, son autre passion. Alors, en 1974, il fonde Cinémarine et devient le premier Français à vivre de l'image sous-marine. De la banquise arctique aux récifs coralliens, il tourne les scènes clés de plus de 70 longs-métrages - dont *Le Grand Bleu* et *Atlantis*, excusez du peu -, des documentaires ou des publicités et acquiert, au fil des plongées, la réputation d'un professionnel capable de relever tous les défis techniques sous la surface. Pour filmer l'épave du *Titanic*, il parvient à installer des tours d'éclairage de 3 tonnes chacune par 3 821 mètres de fond. Aujourd'hui, il rend hommage à l'histoire de l'image sous-marine dans un documentaire de cinquante-deux minutes. « *Les premiers balbutiements en photo sous-marine suivent de très près l'invention du scaphandre à casque. Les commanditaires de travaux sous-marins voulaient avoir un aperçu de leur chantier...* » On

apprend qu'un certain William Thompson est l'auteur en 1856 de la première photo sous-marine connue. Sobrement intitulé *Vue d'un coin de la baie de Weymouth prise à trois brasses de profondeur*, le cliché réalisé sur une plaque de verre préparée au collodion montre une fantasmagorie de taches grisâtres qui pourrait tout aussi bien figurer la surface de Mars ou le pantalon crasseux d'un mécano. Le temps de pause de dix minutes ainsi que l'irruption d'eau de mer à l'intérieur de l'appareil y sont sans doute pour quelque chose. Pour des images dignes de ce nom, il faut attendre 1893 et les vues du biologiste Louis Boutan (*photo ci-dessous*). En 1914, John Ernest Williamson tourne aux Bahamas le tout premier film depuis sa « photo-sphère » suspendue sous une barge et fait déjà dans le sensationnel en tuant lui-même au couteau un pauvre requin qui passait par-là... « *Afin de se faire payer plus cher, les pieds-lourds rapportaient des histoires terrifiantes de leurs plongées. Dans mon enfance, je me souviens d'un voisin scaphandrier qui prétendait avoir été attaqué par un poulpe géant. L'invention du scaphandre autonome par Yves Le Prieur en 1929 et la série de films qu'il va faire avec son camarade Jean Painlevé vont enfin démystifier les fonds marins !* »



LOUIS BOUTAN

Après la Seconde Guerre mondiale, le grand public commence à chausser les palmes, mais l'époque appartient toujours aux bricoleurs audacieux : dans les garages et les arrière-cuisines, on colle son plexiglas, on soude ses tôles, d'innocentes cocottes-minute se voient honteusement accouplées à des engrenages de juke-box ou des pièces de moteur de 4L. A partir de 1951, un caisson, le Rolleimarin, est enfin produit en série et, par sa robustesse et sa simplicité, va combler les attentes de professionnels et d'amateurs avertis pendant près d'un quart de siècle. Et en 1956, la Spirotechnique lance le Calypso-Phot, un appareil photo étanche conçu par le génial inventeur Jean de Wouters, et dont le brevet, une fois vendu à Nikon, inaugure la grande saga des Nikonos.

La prise de vue sous-marine, au départ fin en soi, est devenue activité de loisir populaire, outil de documentation, moyen d'expression artistique... La quantité d'images a explosé, la qualité a plus ou moins suivi, mais il faut bien reconnaître qu'elles se ressemblent souvent. Quelles seraient alors les qualités requises pour sortir du lot ? « *D'abord être un bon plongeur, libéré de la contrainte technique. Ensuite, avoir de solides connaissances en biologie marine ou, encore mieux, faire équipe avec un biologiste. Enfin, être féru de technologie. Et, une fois qu'on a tout cela, il faut attendre l'idéale conjonction du moment, de l'animal, de la visibilité, de la lumière, toute une foule de paramètres qui ne sont pas de notre ressort, et qu'il faut pourtant réunir pour obtenir une bonne image.* »

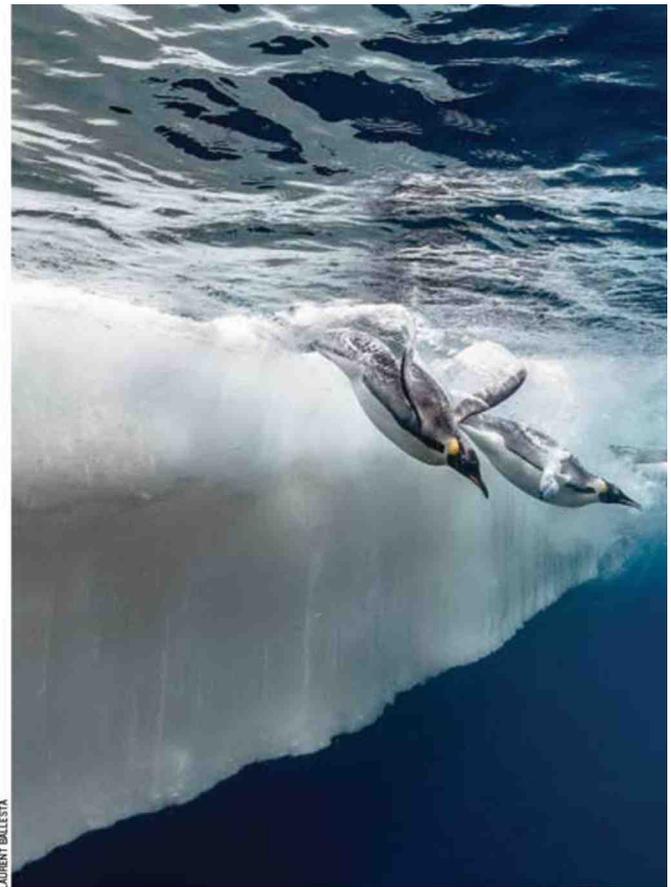
Pour appréhender cette délicate alchimie, *Le Figaro Magazine* est parti à la rencontre de cinq photographes qui passent l'essentiel de leur temps engoncés dans le néoprène afin de dévoiler les mystères et les nuances d'un autre monde. →

← **LAURENT BALLESTA**
les manchots empereurs de Terre-Adélie

Sept kilos perdus en cinquante jours. Sept mois pour récupérer la sensibilité de ses orteils... Mais des images étourdissantes d'une *mare incognita* où l'homme n'est plus qu'une misérable crevette tolérée le temps d'une bonne hypothermie. L'expression « valoir la peine » n'a jamais pris autant de sens. Quand Luc Jacquet, le réalisateur de *La Marche de l'empereur*, lui propose de plonger en Antarctique pour photographier ses chers manchots sous l'eau, Laurent Ballesta répond tout de suite présent. Trois choses animent ce biologiste de formation révélé au grand public par ses apparitions aux côtés de Nicolas Hulot dans l'émission « Ushuaïa Nature » : « *Il me faut d'abord un mystère scientifique, un sujet inédit ou peu documenté ; ensuite, il s'agit de relever un challenge technique en trouvant les petites astuces (matériel, protocole d'immersion, etc.) grâce auxquelles une plongée longue et profonde ne présentera pas plus de risques qu'une plongée à l'air classique ; je fais de mon mieux, enfin, pour adopter une vision artistique épurée qui tâche de tirer le meilleur parti du peu de lumière disponible.* »

Autant d'éléments réunis pour son expédition sur les traces du coelacanth, ce fossile vivant que seuls des robots avaient jusqu'alors réussi à photographier. « *J'avais le point GPS pour le trouver dès 2001, mais les conditions de sécurité n'étaient pas alors réunies. J'ai patienté neuf ans avec l'appréhension permanente de voir une autre équipe en rapporter les premières images.* » Le défi posé par les eaux réfrigérantes de la mer Dumont-d'Urville, la découverte d'un monde aussi fréquenté que la Lune et l'alléchante perspective de débusquer des bestioles inconnues ne pouvaient manquer, malgré le -1,8 °C ambiant, de chauffer à blanc la cervelle d'un chasseur de raretés. Une motivation aiguisée par la présence du photographe Vincent Munier, chargé d'illustrer le quotidien de la colonie au-dessus de la banquise. « *Le manchot est un sujet ingrat ! Il faut l'attendre des heures à barboter sous la surface en attendant qu'il daigne se mettre à l'eau. J'ai découvert les limites de ma patience.* » Dès qu'ils le peuvent, Laurent et son équipe prennent congé des indécis volatiles et descendent plus profond défricher un monde nouveau. Grâce aux recycleurs à circuit fermé, les plongées s'étirent à volonté, jusqu'à cinq ou six heures. Et c'est tout le problème. Les combinaisons ont beau être réchauffées par un système électrique et les quatre couches de polaires soigneusement superposées, l'insidieuse morsure du froid vient à bout des volontés les plus tenaces. « *Le soir, tu t'effondres sur ta couchette complètement épuisé en n'étant pas sûr de pouvoir affronter une nouvelle journée de plongée. Et puis tu regardes tes images et là, tu frémis à l'idée qu'il faudra bientôt s'en aller !* »

Ses conseils : « *La clé du succès réside - pour au moins 70 % - dans l'aptitude à plonger. Les images qui me scotchent sont toutes réalisées par de bons plongeurs. C'est le plus équilibré, le plus fluide, le plus discret dans l'eau qui fera les meilleures photos. Et il faut bien se rappeler qu'en plongée, on n'a jamais fini de se perfectionner !* »

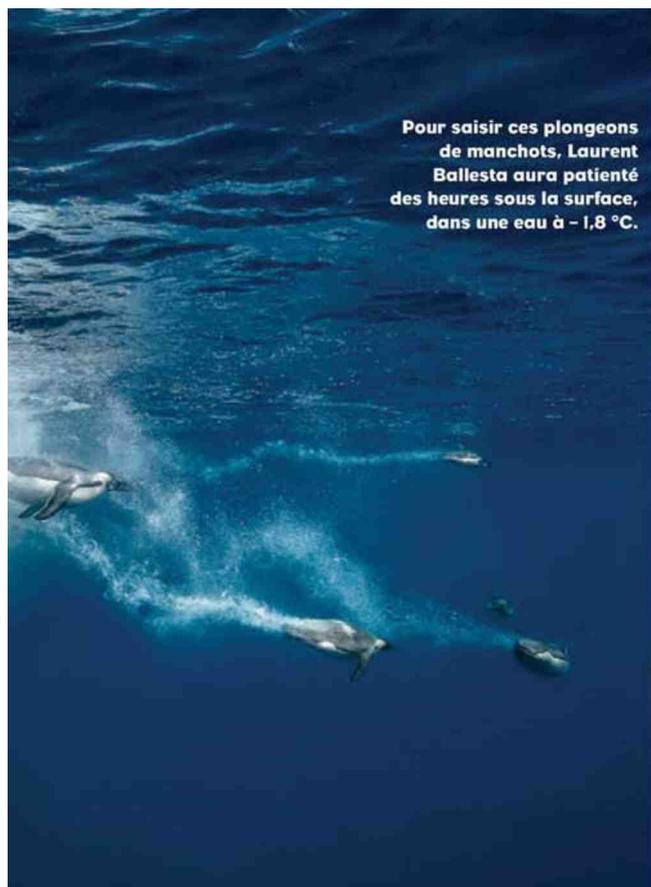


LAURENT BALLESTA

LA DÉCOUVERTE D'UN MONDE AUSSI FRÉQUENTÉ QUE LA LUNE...

GREG LECŒUR
Le « sardine run » d'Afrique du Sud

Une pluie d'écailles, l'effervescence des rideaux de bulles, les sifflements des dauphins, le fracas des oiseaux qui percutent la surface et puis, au milieu de cette apocalypse, la masse palpitante des flancs argentés qui se dilate et se rétracte en formes fluides et mouvantes, un miroitement qui fait des vides et des pleins avec l'obscur dessein d'une galaxie obéissant à ses propres lois physiques. L'océan n'a jamais été aussi vivant. Tous les hivers, des millions de sardines longent les côtes sud-africaines en direction du canal du Mozambique, un événement salué par une meute de mâchoires et de becs insatiables. « *Le "sardine run" est sans doute le plus excitant spectacle animalier à observer dans la nature, explique Greg Lecœur. Dauphins, requins, thons, espadons, otaries, oiseaux de mer et parfois même rorquals de Bryde, tous les prédateurs s'associent pour isoler et maintenir en*



Pour saisir ces plongeurs de manchots, Laurent Ballesta aura patienté des heures sous la surface, dans une eau à - 1,8 °C.

surface une boule de poissons. Ce sont des scènes incroyablement sauvages... et rares : il faut une bonne mer, au moins 5 mètres de visibilité pour pouvoir éviter les gros prédateurs, repérer les bonnes scènes d'action grâce aux oiseaux. En fait, il est très difficile d'avoir toutes les conditions réunies pour un tel spectacle. »

Du ballon de foot à la boule de sardines, il faut parfois quelques années, et la volonté de vivre un peu plus fort. Espoir du club de l'OGC Nice, Greg renonce à une carrière de footballeur pour entrer dans l'entreprise familiale de balances électroniques, monte sa propre société et part au large le week-end assouvir ses envies de biologie marine. « Au départ, la photo était pour moi un outil qui me permettait de partager ce que je voyais sous la surface, et puis est venu le moment où j'ai ressenti le besoin de vivre pleinement cette nouvelle passion. » En 2011, il vend son entreprise, sa voiture, met son appartement en location, donne son chien en pension et largue les amarres. Il commence comme moniteur de plongée, histoire de pratiquer l'océan, accumule les images, apprivoise son caisson et les animaux qui passent devant. Voilà deux ans qu'il vit de ses photos et décroche les prix les plus prestigieux. Un succès qu'il doit peut-être à son approche des animaux. Les tortues viennent lui rendre visite comme à un vieux copain. Les requins font un détour devant son objectif pour le plaisir. Dès qu'elles l'aperçoivent, les mantas se refont la raie et présentent leur meilleur profil. « Sous l'eau, il y a une vraie interaction avec le monde animal. Tout dépend de la façon dont on s'invite dans le milieu. »

Ses conseils : « Il faut jouer avec la curiosité de l'animal, ins- taurer un jeu avec le sujet. »



Dans l'objectif de Greg Lecœur, la boule de sardines s'est transformée en dernier carré de survivantes. Les dauphins sonnent l'hallali.

OPRID LECOEUR



Saisir l'instant pour sortir de l'ordinaire. Pari réussi pour Vincent Truchet avec cette scène de prédation d'un requin à pointes noires.



Une mêlée de crabes saisie par Pascal Kobeh au large de l'Australie.

VINCENT TRUCHET
Les requins des Tuamotu

« Beaucoup de gens se mettent à l'eau sans vraiment savoir ce qu'ils vont trouver. Moi, j'habite sur place, alors j'ai la chance de pouvoir plonger avec une idée en tête et tenter de la transformer en photo. » En 2010, attiré par la promesse d'une nature vierge au milieu du plus grand océan du monde, Vincent Truchet s'installe en Polynésie française. Les eaux claires des lagons et des passes, réputées pour leurs populations de raies et de requins, l'invitent à se forger un nouveau regard sur ces espèces fréquemment photographiées. Il tente une approche plus artistique, tâte du noir et blanc, sonde le bleu pour y trouver une pureté graphique. Parfois, l'idée met quelques années à se concrétiser. Pour sa photo mi-air, mi-eau d'un jeune requin à pointes noires nageant juste sous la surface au crépuscule, il s'immerge dans plusieurs lagons pendant une quinzaine de jours avant que la lumière et la composition se conjuguent enfin dans une ambiance inédite. « Il faut vraiment se creuser les méninges. Je connais parfois des phases de stagnation, où j'ai l'impression de refaire la même chose et, tout d'un coup, ça se débloque. » Loin de tout miser sur la technique, Vincent préfère s'en remettre à sa connaissance du comportement animalier et des sites de plongée. « L'aube et le crépuscule sont, bien sûr, des moments privilégiés pour saisir des scènes de prédation ou d'accouplement. Mais, sur certains sites peuplés, les individus sont en compétition permanente et peuvent chasser en pleine journée. » Sa dernière idée ? Photographier une mise bas de raie manta et, pour cela, après avoir repéré le coin idéal, vivre sur un bateau de façon à pouvoir s'y immerger à toute heure du jour ou de la nuit. Ses conseils : « Le photographe sous-marin doit s'armer de

patience. Il en faut beaucoup pour faire une photo originale d'un animal banal. Et, bien sûr, ça ne peut se faire qu'en étant le plus souvent possible dans l'eau. »

STÉPHANE GRANZOTTO
Les cachalots de l'île Maurice

C'est l'histoire d'un homme qui est passé de la grenouille au cachalot. Ses premières « plongées » se font à plat ventre, la tête dans le ruisseau qui traverse le jardin familial. Plus tard, devenu cinéaste et photographe, il réalise des documentaires sur le milieu marin et noue des amitiés aquatiques avec quelques grands noms de la plongée. Lors d'un tournage, René Heuzey lui montre quelques images de cachalots tournées au large de l'île Maurice. C'est le début d'une longue histoire de



STÉPHANE GRANZOTTO

« Un cachalot, c'est 50 tonnes de tendresse ! », selon le photographe Stéphane Granzotto.



LA PHOTO SOUS- MARINE FAIT L'ÉLOCE DE LA PATIENCE

navigations enthousiastes à la recherche d'un panache de vapeur, de mises à l'eau furtives et de rencontres euphoriques. Les soixante individus identifiés à Maurice se répartissent en deux groupes sédentarisés. Pour les voir, il faut déjà obtenir une dérogation, s'éloigner des côtes pendant une heure, deviner leur position à l'aide d'un hydrophone, puis tâcher de les repérer aux jumelles. « On étudie alors leur comportement et, le cas échéant, le bateau nous dépose près de leur trajectoire supposée. Généralement, ils ne font que passer, ce qui donne des images sans intérêt. Mais, avec un peu de chance, l'un d'entre eux est suffisamment curieux pour faire un détour et venir nous rendre visite. » Et parfois, l'extraordinaire se produit comme ce jour où un subadulte de 2-3 ans vient prendre délicatement Stéphane dans sa gueule et commence à le mâchonner pour faire plus ample connaissance. « Il essayait seulement de communiquer avec moi. C'était un geste de socialisation ! J'avais le cœur qui battait de joie. La peur n'a pas sa place dans ces moments-là. Pour reprendre l'expression de mon ami François Sarano, un cachalot, c'est 50 tonnes de tendresse ! »

Ses conseils : « Trouver un bon sujet, le regard qui va avec et, enfin, avoir de la chance, beaucoup de chance. C'est ce facteur aléatoire qui me plaît dans la photo sous-marine. »

PASCAL KOBEH La passion de la photo

« Un bon ouvrier doit avoir de bons outils. Si on plonge une trentaine de fois dans l'année et qu'on désire seulement rapporter quelques souvenirs, un compact ou un bridge suffisent amplement. Mais, quand on veut faire sérieusement de l'image sous-marine, il faut s'équiper en conséquence. » Lorsqu'il quitte sa société de courtage en 1992 pour

devenir guide de plongée aux Maldives, Pascal Kobeh tâtonne un peu avec un Nikonos V, mais s'oriente assez vite vers la formule du reflex dans un caisson. C'est encore l'époque de l'argentique, où les photographes sont encore peu nombreux à chausser les palmes et, au bout de deux ans, il parvient à vivre de ses images. « Mieux vaut avoir un peu l'âme artistique. Moi, j'aimais la photo, et puis j'avais déjà un millier de plongées au compteur avant de me mettre au reflex. C'est important de comprendre le milieu ! » Les prix prestigieux commencent à tomber et, en 2005, Jacques Perrin fait appel à lui pour être le photographe principal sur le tournage de son film *Océans*. S'ensuivent cinq années folles dans toutes les mers du monde. « Je recommande de commencer par la photo macro. C'est très valorisant car on peut tout de suite obtenir de très belles images. La photo au grand-angle éclairée à la fois au flash et en lumière naturelle est bien plus délicate. Il faut doser la puissance des flashes, bien les positionner pour une couverture harmonieuse, trouver des plans multiples pour donner de la profondeur de champ... Mais j'encourage les gens à s'y essayer. » Il est le premier à le reconnaître, la photo sous-marine au reflex est un sacerdoce : outre l'investissement de départ (autour de 6 000 € tout compris pour l'entrée de gamme contre moins de 1 000 € pour l'option compact), l'encombrement et le poids du matériel sont parfois problématiques. « Mes plus grandes angoisses en plongée, je les ai à l'aéroport au moment d'enregistrer mes 50 kilos de bagages ! »

Ses conseils : « Je peux vider mon bloc (bouteille de plongée, ndlr) sur un mètre carré seulement en observant une parade nuptiale de seiche dans l'attente d'un accouplement. C'est une activité où il faut savoir être contemplatif. »

■ CHRISTOPHE MIGEON



5



6



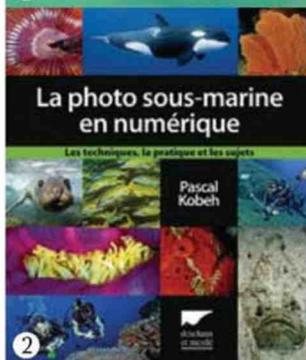
7



4



3



2



1

SPÉCIAL PLONGÉE SOUS-MARINE CARNET DE VOYAGE

LA PLONGÉE FAIT SON SHOW

Dédié cette année à l'image, le 19^e Salon international de la plongée sous-marine (www.salon-de-la-plongee.com) se tient du 6 au 9 janvier dans le pavillon 4 du Parc des expositions à Paris, Porte de Versailles. Entrée : 12 €. L'occasion de rencontrer des voyageurs, des grands noms de la discipline, de tester ou d'acheter du matériel, de s'offrir un baptême de plongée dans les piscines du salon, et de découvrir une exposition inédite en France dédiée à l'histoire de l'image sous-marine (120 pièces de collection).

PARTIR PLONGER

En Antarctique ❶. Spécialiste du voyage polaire, Grand Nord Grand Large (01.40.46.05.14 ; www.gnpl.com) propose des croisières à bord des bateaux d'expédition *Planicius* et *Ortelius*. Les différentes activités proposées (plongée sous-marine pour les plus expérimentés, ateliers photos, kayak, raquettes, alpinisme) permettent d'explorer et de mieux appréhender la péninsule antarctique. Prochain

départ en novembre, à partir de 8 950 €.

Le « sardine run » ❷ avec Greg Lecœur (www.greglecoeur.com). En partenariat avec H2O Voyage (02.41.24.69.00 ; www.h2ovoyage.com), le photographe emmènera avec lui un petit groupe pour plonger sur la grande migration des sardines au large de l'Afrique du Sud. Du 30 juin au 12 juillet et du 10 au 22 juillet 2017. 9 jours en mer, 10 nuits en pension complète : à partir de 4 840 €, vols inclus ainsi que l'assistance d'un ULM pour repérer les sardines.

Les Tuamotu ❸. Avec AMV Subocéa (04.95.06.12.39 ; www.amv-voyages.fr). Rencontre avec la faune des passes et des lagons polynésiens lors de cette croisière plongée à bord de l'*Aqua Tiki II*, un catamaran de 18 m. La période la plus propice court de mars à novembre. A partir de 5 841 €.

Les cachalots ❹ de l'île Maurice. Pas de plongée possible, mais des observations depuis un bateau. **Tropicalement Vôtre** (01.43.70.99.55 ; www.tropicalement-votre.com) propose un séjour de 9 jours/7 nuits en hôtel 3 étoiles et demi-pension, à partir de 1 689 € qui inclut une sortie en mer pour observer les cachalots avec le Blue Water Diving Center d'Hugues Vitry.

S'INITIER ET SE PERFECTIONNER EN PHOTO

Avec Pascal Kobeh ❺. **Ultramarina** (0.825.02.98.02 ; www.ultramarina.com) propose

deux destinations pour perfectionner votre maîtrise du caisson sous-marin en compagnie du photographe professionnel Pascal Kobeh : les îles Negros et Malapascua aux Philippines en mars (à partir de 3 074 €) et Playa del Carmen au Mexique en juin (à partir de 2 615 €). Les stages s'adressent aussi bien aux débutants qu'aux confirmés (10 plongeurs maximum).

Avec Amar Guillen (www.guillenphoto.com). Le photographe animalier (terrestre et sous-marin) organise chaque année des stages en petit comité. Le prochain en photo sous-marine portera sur les lamantins ❻ et les épaves des Keys en Floride et aura lieu en décembre. Compter 3 500 € pour 13 jours de voyage.

ET POUR LA VIDÉO

En Basse-Californie avec René Heuzey. Pour peaufiner ses talents de vidéaste en compagnie du directeur photo du film de Jacques Perrin *Océans*, auteur de plus de 2 000 tournages. Avec **Energy Trip** (04.79.61.58.12 ; www.energy-trip.com). Du 30 janvier au 10 février, 3 285 € par personne sur la base de 6 participants au départ de Paris.

À LIRE AVANT L'IMMERSION

La Photo sous-marine en numérique ❷ de Pascal Kobeh, Delachaux et Niestlé, 26 €. *Les Secrets de la photo sous-marine*, d'Amar et Isabelle Guillen, Eyrolles, 28 €. C. M.